

chagrin qui l'accable, lors même qu'on n'apercevrait pas les larmes qui obscurcissent et troublent son regard.

A quelques pas d'elle, se trouve le berceau où sommeille son enfant.

A quoi peut bien rêver la jeune épouse en ce moment ? au triste état de la vie domestique de la famille de Mirville ? A son enfant, qui ne connaîtra que trop tôt la division qui règne entre ses père et mère ? A son avenir, à son bonheur ?... Ah ! c'est là le vrai rêve d'une mère !... Mais non, nous nous trompons. La jeune baronne regrette le passé, elle regrette le temps où elle brillait, la plus belle entre toutes les belles, et elle se considère actuellement comme une victime, comme une prisonnière qui aurait quelque grand forfait à expier. Elle pense aussi à ses bijoux... et ce souvenir la fait frissonner.

Le baron Paul entra. Il est pâle, et son regard courroucé cherche incontinent sa femme. Sa main froisse convulsivement une lettre. D'un pas rapide il s'approche de la baronne, et, lui mettant l'écrit sous les yeux, il s'écrie d'un ton brusque :

— Depuis quand cette lettre est-elle en votre possession, Madame ?

La baronne effrayée se lève, et dirige vers Paul ses yeux remplis de larmes. Mais cela ne touche aucunement le cœur de celui-ci ; peut-être en eût-il été autrement, s'il avait trouvé sa femme pleurant à côté du berceau de son fils.

— Cette lettre, Monsieur ?... bégaie-t-elle.

— Oui, la lettre de votre père, que je viens de trouver dans votre chambre à coucher ? continue le baron sur le même ton.

— Depuis quelques jours.

— Et vous la gardez secrète, et vous ne nous dites pas que le voleur des bijoux est enfin connu ?

— Monsieur !..... interrompt la baronne avec hauteur ; car elle se sent blessée dans l'honneur de son nom.

— Oui, le voleur ; car il ressort évidemment de cette lettre que votre père lui-même est seul coupable du vol des bijoux. Lorsqu'il n'a plus vu moyen de reculer son inévitable banqueroute, il a trouvé un procédé facile pour se procurer l'argent nécessaire pour s'expatrier.

— Monsieur le baron, ces bijoux m'appartenaient, et je les ai donnés à mon père.

— Vous n'avez rien à donner, Madame ; mais peu m'importent quelques milliers de francs de plus ou de moins ! Il y a autre chose qui couvre de honte notre nom. C'est pour ce vol de bijoux, qu'un malheureux ouvrier innocent soupire derrière les barreaux d'une prison ; depuis de longues heures, vous connaissez son innocence, et vous ne l'avez pas fait mettre en liberté aussitôt ?...

— Votre mère ne l'a pas voulu.

— Et pourquoi pas ?

— Pour éviter, aussi longtemps que possible, la honte de la publicité.

— Et vous ?...

— Moi ?... Le coupable est mon père : c'est vous en dire assez.

— Et vous laisseriez ainsi pâtir un innocent pour un coupable !... Pour cacher pendant quelques heures, quelques jours peut-être, la honte de votre père, vous n'hésitez pas à sacrifier un malheureux, et vous croyez pouvoir le faire impunément, à cause de votre rang... Mais moi, je vais lui faire rendre la liberté...

— Que ne pouvez-vous en même temps me rendre la mienne !...

— Votre liberté ?— Je vous la donne tout entière, Madame.

— Alors, pourquoi me faites-vous traîner ici une vie misérable et isolée. Vous m'enterrez vivante dans cet affreux tombeau de neige.

— Vous lui préféreriez la ville, peut-être, Madame ? reprit le baron d'un ton sarcastique et mordant. Vous voudriez reparaitre dans les fêtes, dans les bals ; malgré votre situation, quoique vous soyez MÈRE, vous voudriez vous relancer dans le tourbillon du monde !

— Je ne vous ai rien dit de semblable.

— Non, mais je le lis dans votre cœur. Eh bien ! c'est fête aussi au *Chant des Oiseaux* ; de pénibles souvenirs en sont les invités, les querelles y tiennent lieu de causerie, les pleurs et les sanglots y remplacent la musique ; et comme c'est vous qui en avez fait les apprêts, Madame, sachez donc vous résigner à en faire aussi les honneurs.

— Vous m'injurez, Monsieur !

Ce n'est pas moi qui ai fait cette situation ; mais bien vous, vous seul. Vous ne m'avez jamais aimée, vous aimiez, vous aimez encore actuellement une autre femme.

— C'est la vérité

— Oui, Graziella, n'est-ce pas ?

— Du moins, lorsqu'elle était ici assise à la place que vous occupez maintenant, la paix et le bonheur régnaient au *Chant des Oiseaux* ; nous y entendions alors de bonnes paroles, on y riait, on y chantait parfois...

— Pourquoi l'avez-vous repoussée loin de vous !... Et d'ailleurs, peu m'importe... Rendez-moi ma liberté ; rompons le lien que d'autres ont imprudemment serré pour nous. Je préfère aller partager l'exil de mon père avec toutes ses peines et ses privations, plutôt que continuer la vie misérable que je mène avec vous et les vôtres.

— Partez, quand vous voudrez, Madame, personne ne vous retiendra.

Voilà l'intérieur de la famille de Mirville ! Voilà le résultat des *calculs* du comte et de la baronne ! Non, le mariage contracté sous de tels auspices ne peut pas être béni : l'amour, et un amour pur, peut seul faire de la vie conjugale un foyer de bonheur !...

Au moment où avait commencé la dispute entre ses parents, le petit enfant s'était éveillé dans son berceau. Un soupir plaintif s'était fait entendre, comme si l'innocente créature avait voulu supplier son père et sa mère en courroux de ne pas donner suite à leur menace. Ce soupir s'adressait à l'un et à l'autre, mais aucun des deux n'y prit garde. Les jeunes époux continuèrent à se quereller, à s'invectiver sans se préoccuper le moins du monde du pauvre petit.

Il y avait déjà longtemps que le baron avait pensé à une séparation, et, bien que cette funeste idée l'eût abandonné parfois, elle lui revenait à l'esprit et lui souriait de plus en plus. Il en était arrivé au point de l'accueillir avec tout le bonheur qu'éprouverait un galérien à l'aspect de la liberté.

— Ah ! je rendrais grâce au ciel, reprit le jeune mari, si une séparation était possible entre nous.

— Et pourquoi ne le serait-elle pas ? Vous la désirez, je la désire